



Mensuel  
T.M. : 30 000

☎ : 01 40 47 05 05  
L.M. : 140 000

VIBRATIONS

JUIN 2009

LE DISQUE DU MOIS

# CHANGEMENT DE VOIX

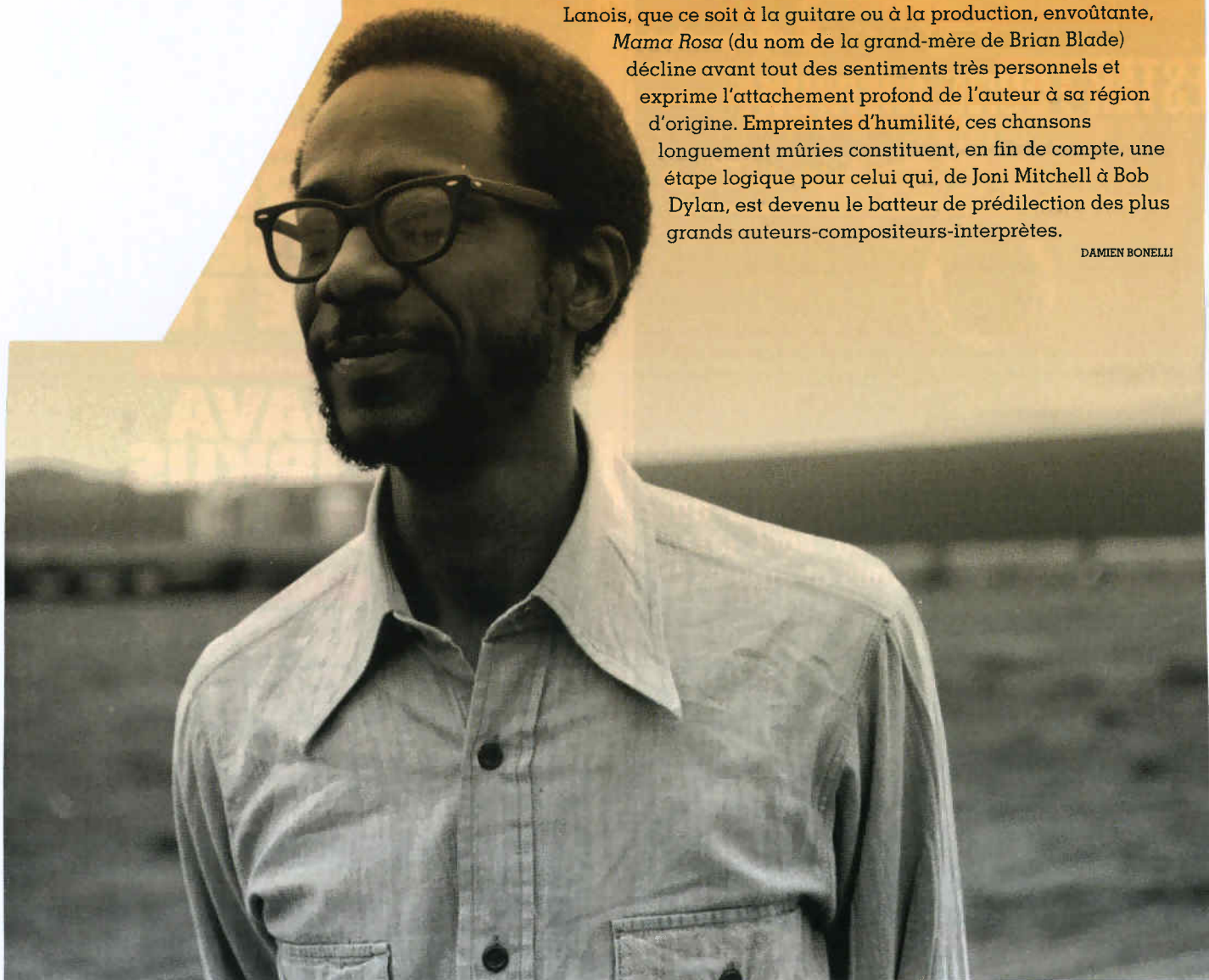
Le célèbre batteur de jazz **Brian Blade** surprend son monde avec un album de singer-songwriter inattendu

Brian Blade, *Mama Rosa* (Verve/Universal Jazz) [www.brianblade.com](http://www.brianblade.com)



Ce n'est pas tous les jours qu'un batteur de jazz pousse la chansonnette ; c'est encore plus rare dans le cas d'un musicien du calibre de Brian Blade. Alors qu'il lui avait fallu pas moins de huit ans pour accoucher du somptueux *Season Of Changes*, qui fleurait bon le fût de chêne, le Louisianais aligne, moins de douze mois plus tard, un disque de singer-songwriter parfaitement inattendu. Réalisé avec l'aide du fidèle Daniel Lanois qui l'a poussé à enregistrer ces odes poignantes à la famille, à la foi et à la Nouvelle-Orléans. Si l'on reconnaît la griffe inimitable de Lanois, que ce soit à la guitare ou à la production, envoûtante, *Mama Rosa* (du nom de la grand-mère de Brian Blade) décline avant tout des sentiments très personnels et exprime l'attachement profond de l'auteur à sa région d'origine. Empreintes d'humilité, ces chansons longuement mûries constituent, en fin de compte, une étape logique pour celui qui, de Joni Mitchell à Bob Dylan, est devenu le batteur de prédilection des plus grands auteurs-compositeurs-interprètes.

DAMIEN BONELLI





Mensuel  
T.M. : 29 625

☎ : 01 40 08 50 70  
L.M. : N.C.

jazzman  
LE JOURNAL DE TOUS LES JAZZ

JUILLET - AOUT 2009

**VOCAL**  
**BRIAN BLADE**  
**Mama Rosa**

Brian Blade (g., p., dms, voc) et musiciens variables selon les plages. 2008.

★★★★ TERRE FERTILE

Pour les amateurs de jazz, Brian Blade est l'un des plus élégants batteurs en activité, un chic type qui brille au sein du quartet de Wayne Shorter, après s'être fait remarquer aux côtés de Kenny Garrett et Joshua Redman. Les plus curieux avaient depuis longtemps identifié ses coups de patte en des contextes plus folk, chez Bob Dylan et Emmylou Harris mais aussi Joni Mitchell et Daniel Lanois. Ce sont d'ailleurs les esprits de ces deux artistes canadiens qui planent sur cet enregistrement. Voici dix ans, la première posa déjà sa voix sur un titre, la ballade *Trembling*, des remarquables Fellowship de Brian Blade. Quant au second, il fut le producteur du premier album de cette bande "amicale", dont plusieurs membres apparaissent d'ailleurs au gré de ce nouvel album. C'est encore lui qui a poussé Brian Blade à graver ces chansons composées à la maison, "à la coule". On peut remercier Daniel Lanois, qui signe en outre quelques solos de guitare, tant



le *drummer* s'avère un excellent compositeur, doublé d'un très bon chanteur. La thématique s'en retourne sur le terroir de ses origines : Shreveport, cité du Nord de la Louisiane où il est né en 1970, marquée par la folk, le blues et le gospel. Grandi auprès d'un père pasteur baptiste, il a gardé de ses vertes années un goût pour la chanson finement écrite, la classe de s'effacer au profit de textes aux contours biographiques, comme le souligne le titre général, "Mama Rosa", en hommage à grand-mère. Au final, ce chapelet de blues-folk, ponctué d'évocations gospel, sonne juste, comme il faut, comme un bon vieux Neil Young, même lorsque les guitares se font plus rutilantes, pas moins rustiques. Un recueil à ranger non loin de celui de Charlie Haden: americana, americana!

Jacques Denis

↳ "After The Revival"

1 CD Verve Forecast 00602517974579 - Distribué par Universal.



1 810901 841478

Mensuel  
T.M. : 30 000☎ : 01 40 47 05 05  
L.M. : 140 000

VIBRATIONS

JUILLET 2009

Portrait Brian Blade

## BATTEUR, CHANTEUR, AUTEUR-COMPOSITEUR ? JAZZ, FOLK OU BLUES ? LE CANADIEN BRIAN BLADE REFUSE DE CHOISIR ET NAVIGUE AVEC BONHEUR ENTRE LES GENRES

# AMERICAN BEAUTY

Texte Jacques Denis Photos Megan Holmes

**D**ès les premières mesures, une douce mélodie qui révèle un rien de mélancolie, l'affaire est entendue : *Mama Rosa* s'annonce comme un disque épatant, du genre sans épate, du style sophistiqué en toute simplicité. Les premières strophes de son signataire, Brian Blade, sont adressées à celle qui donne son titre à cette collection de treize chansons : sa grand-mère, la toujours vaillante Mama Rosa. Du haut de ses 87 ans, elle continue de l'appeler « son bébé », elle reste sa muse, celle qui avait accroché à son mur la « Prière pour la sérénité ». La sentence fait sens dans la douce voix de son petit-fils. « Aujourd'hui, j'entends ces mots résonner avec clarté. » À l'image de cette formidable introduction baptisée « After The Revival », le prodigieux batteur de jazz mute en chanteur folk-blues. Comme une renaissance symbolique, ce recueil de textes autobiographiques invite à refaire le parcours d'une vie. Comme un exercice de psychanalyse à l'heure de la quarantaine ? Il tâte ses lunettes cerclées avant de répondre : « Un travail introspectif, c'est certain. Il s'agit d'une espèce de distillation de mon voyage jusqu'à aujourd'hui. Cet album est l'histoire d'un jeune homme qui part d'un bled et va rencontrer ses héros. Avec

l'âge, tu prends le recul pour apprécier ce que tu as vécu. Je n'aurais jamais imaginé avoir une vie aussi riche. »

**Sur les traces de son frère.** Tout a commencé à Shreveport, ville du nord de la Louisiane, où il est né en 1970. C'est là qu'Elvis Presley enregistra des faces dès 1954, que Hank Williams posa son « Lovesick Blues » en 1948, que Johnny Cash débuta et fut emprisonné, que Leadbelly s'illustra dans les bordels... « La plupart des histoires de ce disque commencent ici, avec ma famille. À l'époque, il y avait beaucoup de gospel et de r'n'b, pas mal de blues rural encore. » Brian Blade a grandi dans cet environnement, branché par les bonnes ondes de la radio locale KSCL, bercé par les offices de son père pasteur baptiste. C'est d'ailleurs dans le chœur de l'église qu'il débute, avant de se mettre derrière les fûts, suivant le modèle de son frère aîné Brady, batteur lui aussi. « Il m'a montré tous les bons endroits de la ville, me sortait dans les clubs même lorsque je n'avais pas l'âge. J'avais treize ans quand il est parti pour La Nouvelle-Orléans. J'ai donc dû reprendre sa place. » Vingt-cinq ans plus tard, Brian Blade rend doublement hommage à ce grand frère en l'invitant sur scène au Highline Ballroom pour la sortie de l'album en terre new-yorkaise, et surtout à travers

« Faithful Brother », l'unique reprise, un thème du Brésilien Milton Nascimento.

C'est encore les traces de son frère qu'il emprunte lorsqu'il part en 1987 poursuivre ses études à La Nouvelle-Orléans, à six heures de route au sud. « Bien que dans le même État, cette ville n'a rien à voir avec Shreveport. Elle est plus proche du Texas et de l'Arkansas. La Nouvelle-Orléans, c'est un mix culturel unique, comme une île au milieu des États-Unis avec sa propre culture, ses propres mythes. La musique y est présente jour et nuit, dans la rue et les arrière-cours. La Nouvelle-Orléans, c'est ma deuxième maison. » « Second Home », justement, c'est en 2009 une ballade où il salue ainsi John Vidacovich, son professeur de batterie, et plus largement l'état d'esprit d'une ville. S'il y vit uptown, Brian Blade y vibre downtown. Sur Frenchmen Street, il va découvrir les musiques du monde entier, dans un tout petit café brésilien qui deviendra son refuge. Il joue dans les cafés au chapeau avec le bassiste Chris Thomas, toujours présent à ses côtés un quart de siècle plus tard. Tout comme il sympathise sur les bancs de l'université avec Jon Cowherd, qui l'accompagne encore au piano. Ces deux-là donnent tout son sens au nom que Blade se choisira à l'heure de former son groupe : Fellowship. Le Compagnonnage.





**De la Nouvelle-Orléans à New York.** En posant les pieds dans la ville de Congo Square et du Mardi Gras, il touche du doigt la cité des batteurs qu'il admire, les Baby Dodds, Ed Blackwell, et autres Zigaboo Modeliste (The Meters). « La Nouvelle-Orléans a eu une répercussion déterminante sur mon jeu de batterie. Cette ville a un beat à part, un rythme comme nulle part. Quand tu es là-dedans, c'est un privilège. Il y a là quelque chose de magique ! » Pourtant, il va la quitter au tournant de l'année 1993, dans les bagages de Kenny Garrett. Direction New York, East Side. « J'avais envie de continuer à me perfectionner. C'était l'occasion de me retrouver dans un nouvel environnement, de vivre un nouveau pari. À La Nouvelle-Orléans, on peut survivre avec pas grand-chose. À New York, impossible de glander, il faut payer ses factures tous les mois. Il y a une pression, une vitesse, qui créent un tempo bien plus rapide. Et puis à New York, tu te retrouves sur des scènes mythiques: le Village Vanguard où a joué Coltrane, là où Monk a mis ses doigts sur le piano... Il y a comme un magnétisme. » Sur le toit du monde, son QG sera le Smalls, la base d'où il peut embarquer pour des aventures autour de la planète musique.

Pour les orthodoxes, Brian Blade, un ami de la famille Marsalis, fait partie de la chapelle jazz. Pour les esprits libres, il est aussi celui qui pose son doigté auprès de Bob Dylan ou Emmylou Harris. Lui traverse à sa main les frontières. « J'ai toujours gardé la porte

ouverte. De Johnny Cash à Blind Willie Johnson, d'Aaron Copland à Miles... Il n'y a jamais eu chez moi de restrictions, de lignes infranchissables, uniquement le devoir de servir la chanson, ce qu'elle exige de vous. C'est peut-être pourquoi je ne me suis jamais senti hors sujet dans des contextes très différents. À chaque fois, j'essaie d'apporter mon identité. Un certain groove. » Aux baguettes, Blade s'impose comme la référence majuscule en intégrant avec le nouveau millénaire le quartette de Wayne Shorter, sans aucun doute l'idée de jazz portée au plus haut, au plus juste. « Depuis neuf ans, c'est une expérience au-delà des notes. Quand on joue avec lui, on est à la source de la musique, dans la vibration de l'instant et aux côtés du plus grand compositeur de jazz actuel. Quand il joue, Wayne n'est pas un saxophoniste, c'est un peintre. »

Tout comme chez Joni Mitchell, que Brian Blade fréquente tout aussi assidûment et dont il admet volontiers l'influence sur ce nouvel album. « Elle a un sens méticuleux de l'écriture et une telle conviction dans l'interprétation ! » La chanteuse était apparue en 2000 à ses côtés lors d'une sublime méditation intitulée « Trembling », comme un avant-goût de *Mama Rosa*. Ce thème refermait le deuxième volume des aventures du Fellowship Band, une histoire d'amitié initiée deux ans plus tôt sur Blue Note.

**Le guide Daniel Lanois.** Dès son premier disque, en 1998, Brian Blade composait sa musique à la guitare,

même s'il restait en retrait derrière ses fûts. Le producteur s'appelait déjà Daniel Lanois, subtil guitariste et guide spirituel pour *Mama Rosa*. « Daniel m'a poussé à développer des titres que je pose depuis longtemps sur un 4 pistes sans trop savoir si j'allais oser les publier. Il s'agissait de chansons intimes composées dans ma solitude. Il est bon d'avoir un ami comme lui qui vous fait confiance, mais qui a aussi une réelle exigence. Il sait ce qu'est une bonne chanson, sans jamais renoncer à la sophistication et à la création. »

Sur les conseils de Lanois, Blade aura su préserver les vibrations originelles, quitte à choisir de graver en l'état – brut – certaines chansons : « Nature's Law », « All That Was Yesterday », « You'll Always Be My Baby » n'ont quasiment pas été retouchées. « C'est le mystère de la musique. Malgré les imperfections, on aura beau essayer de faire mieux, jamais on n'y arrivera. Et heureusement. » Au final, *Mama Rosa* sonne comme les meilleurs étalons de Neil « Crazy Horse » Young, encore un Canadien dont le batteur Blade est fan. « Ce disque, c'est ma vision de la folk music, c'est-à-dire l'esprit de Son House avec les harmonies de Bob Dylan. »

Ce projet dévoile encore l'autre personnalité de Brian Blade : celle de l'étudiant en ethnomusicologie qui, avant de tout plaquer pour le jazz, travaillait sur l'impact de la musique sur le quotidien dans le Deep South. « Plus jeune, je rêvais de faire ce qu'avait réalisé Alan Lomax : parcourir les campagnes et recueillir des enregistrements de terrain. J'ai un peu fait ce travail de collectage, mais, pour y parvenir, il fallait du temps. Je rêve toujours de continuer. D'une certaine façon, cet album est un hommage au label Smithsonian Folkways. »

**À ÉCOUTER** Brian Blade, *Mama Rosa* (Verve/Universal Jazz)

**EN LIGNE** [www.brianblade.com](http://www.brianblade.com)  
[www.myspace.com/brianblade](http://www.myspace.com/brianblade)



Mensuel  
T.M. : 25 000

☎ :  
L.M. : 152 500

**BATTEUR**  
M A G A Z I N E

JUILLET AOUT 2009

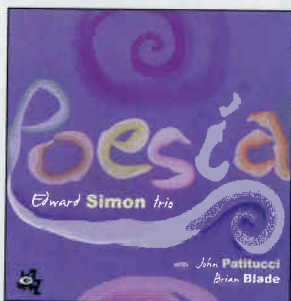
## Brian Blade

**Mama Rosa**  
Universal Music



## Edward Simon Trio

**Poesia**  
Cam Jazz



On connaissait **Brian Blade** le batteur, aux côtés (et non pas derrière comme diraient des chroniqueurs décidément incultes) de leaders aussi différents que Joshua Redman, Brad Mehldau, Mark Turner, Dave Binney, Bill Frisell, Joni Mitchell, Seal, Daniel Lanois, Emmylou Harris, Bob Dylan, Herbie Hancock ou Wayne Shorter, avec lequel il joue depuis plus de huit ans, mais c'est en compositeur, chanteur et guitariste qu'il a décidé de s'exprimer pour ce superbe « Mama Rosa ». Dans une formule très différente de son Fellowship Band (même si l'on retrouve de vieux complices), il assure également quelques parties de batterie, uniquement lorsqu'il l'a jugé nécessaire, et

nous livre surtout de très belles chansons composées dans la solitude de sa chambre. Une intimité rare, des duos chantés très réussis, un son magnifique et des guitares made in Lanois qui ponctuent tout l'album. Un vrai bonheur ! Dans un autre registre, le deuxième disque du pianiste vénézuélien Edward Simon met à nouveau en valeur le contrebassiste John Patitucci et toujours Blade à la batterie. La fraîcheur du jeu et de l'univers d'Ed Simon (que Patitucci avait appelé pour son propre projet en 2003) et les personnalités presque opposées de la section rythmique participent largement à la réussite de ce « Poesia ».

Laurent Bataille



Mensuel  
T.M. : 25 000

☎ : 01 45 61 41 80  
L.M. : 77 000

JUILLET - AOUT 2009

**JAZZ**  
magazine

# L'avis de

# Brian

Batteur émérite du “meilleur quartette du monde”, celui de Wayne Shorter, leader inspiré du Fellowship Band, l'Américain ajoute une nouvelle corde à son art avec “Mama Rosa”, un disque folk où il chante et s'accompagne à la guitare. Son confrère Laurent Bataille lui a fait écouter quelques maîtres du temps : d'Art Blakey à Ari Hoenig en passant par Elvin Jones.





### ART BLAKEY *Tell It Like It Is*

• Art Blakey and the Jazz Messengers  
"The Freedom Rider"  
1961, Blue Note

Art Blakey est tellement... je ne sais pas. Personne n'arrive à obtenir un groove si puissant dès le premier temps, sans que l'on sente la moindre hésitation. Il ne laisse aucune place à l'incertitude ou à la confusion. Je n'aime pas trop les blindtests, mais je suis vraiment heureux que tu commences par Art, car il a été et reste une grande inspiration pour moi.

#### Que dirais-tu de sa sonorité ?

Elle est dense et transparente à la fois, donnant du corps et de la terre à la musique avec une capacité à pénétrer tout ce qui l'entoure. En l'écouter, j'ai appris comment un orchestre peut développer différents timbres, diverses formes de sonorités, de nuances, et surtout comment il fait vivre tout cela de son siège de batteur.

#### Tout ça sans technique démonstrative...

C'est étonnant à quel point la virtuosité peut se manifester de façons très différentes. Parfois on peut la trouver décevante, mais jamais chez Art, car il ne jouait que ce que la musique demandait.



### ELVIN JONES *Bessie's Blues*

• John Coltrane "Crescent"  
1964, Impulse

C'est super que tu aies choisi cet ordre car, inconsciemment, j'ai moi-même suivi une progression chronologique lorsque mes profs, à La Nouvelle-Orléans, m'ont dit qui écouter en priorité. Avant de me plonger dans Elvin, ils m'ont

conseillé d'écouter Papa Jo Jones, et ainsi de suite. Mais Elvin reste sans doute l'une de mes plus grandes influences. Je l'ai vu jouer *live* plusieurs fois et nous avons même fait la première partie de son Jazz Machine avec le Fellowship Band.

#### À un moment donné, avec Kenny Garrett, ton style se rapprochait beaucoup de celui d'Elvin et ensuite, tu as parcouru d'autres horizons.

Ç'a été une étape importante car j'écoutais tellement la musique de John Coltrane ! Même si je ne cherchais pas consciemment à comprendre comment Elvin arrivait à obtenir ce flux rythmique et ce son emplis de puissance et de légèreté, je l'écoutais sans arrêt, et je le regardais aussi beaucoup, car Dieu merci, il y a beaucoup de vidéos de lui.



### ROY HAYNES

*Question and Answer*

• Pat Metheny "Question And Answer"  
1989, Geffen

Roy ! Avec Danilo [*Perez*] et John [*Patitucci*]. Dire que je n'ai même pas ce disque ! Roy est une lignée à lui seul. Décennie après décennie, il a toujours innové et a littéralement contribué au développement de la musique moderne, tout en gardant une originalité incroyable. La façon qu'il a de jouer toutes ces fioritures et ces accents à la caisse claire, en utilisant peu les cymbales charleston, c'est très différent du flux d'Elvin. Roy phrase davantage avec des interventions en doubles croches, comme dans le bop qu'il a en partie révolutionné et où l'on ne pense pas forcément tous les temps, mais plutôt à deux temps. [NDLR : le fait de ne penser que les temps forts permet une décontraction qui participe de la diversité rythmique du phrasé bop très ornementé.] >>>

### LES ANNÉES BLADE

► 1970. Naissance le 25 juillet à Shreveport (Louisiane).

► 1988 Part suivre les cours de la Loyola University à La Nouvelle-Orléans. Il y fait la rencontre du pianiste Jon Cowherd.

► 1992 "Black Hope" avec Kenny Garrett.

► 1995 "Live At The Village Vanguard" avec Joshua Redman.

► 1998 Fonde son propre groupe, Fellowship, en compagnie de Jon Cowherd.

► 2000 Intègre le quartette de Wayne Shorter.

► 2002 "Travelogue" avec Joni Mitchell.

► 2009 Premier disque en tant que chanteur-guitariste, "Mama Rosa".

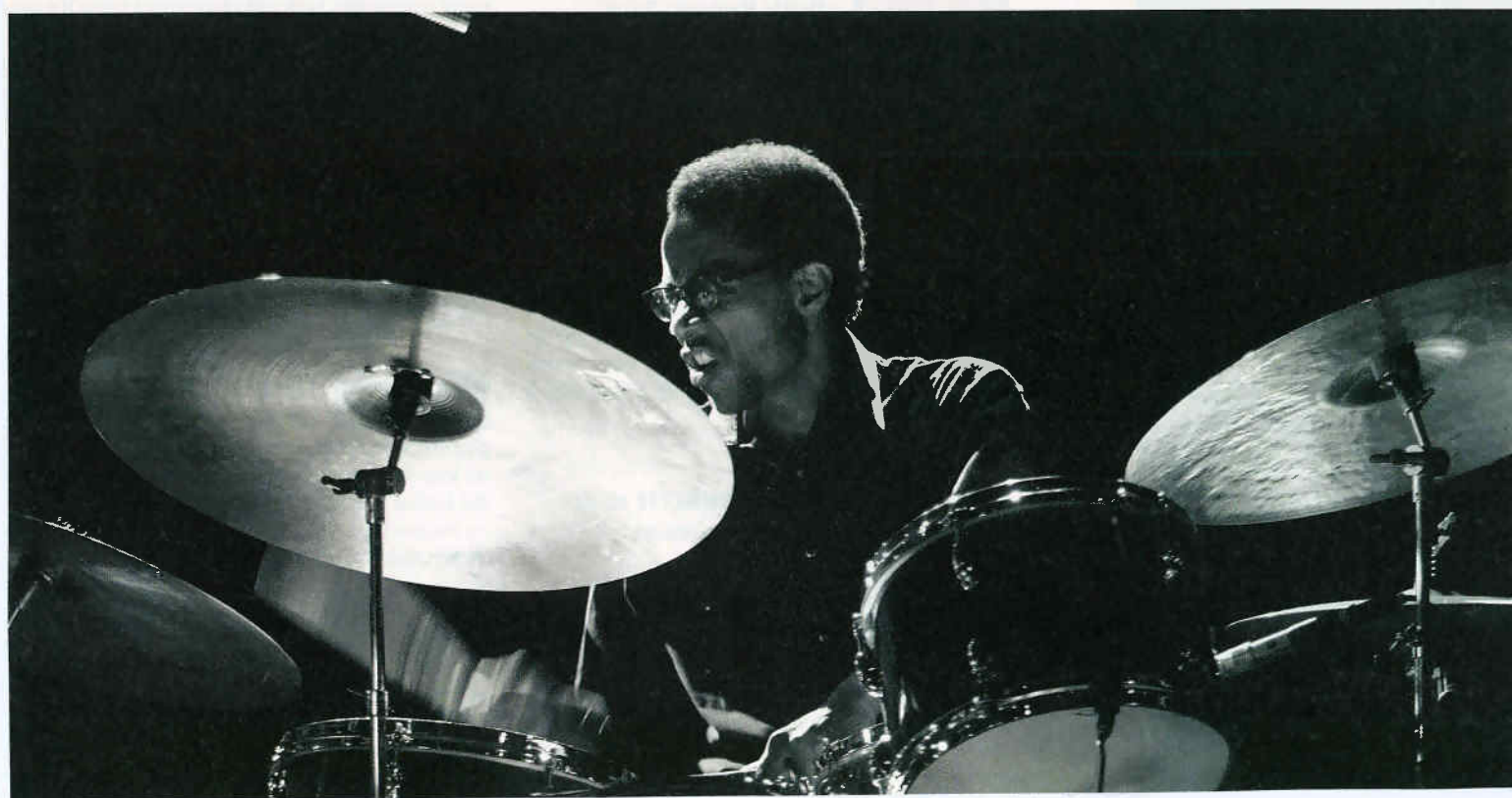




PHOTO : XDR UNIVERSAL

## POP POSITION

**Laurent Bataille a visionné sur le web quelques vidéos très instructives sur la démarche de Brian Blade.**

Brian Blade est un batteur sans frontières et totalement ouvert aux autres genres musicaux, comme en témoigne son nouveau disque "Mama Rosa", aux colorations très folk pop. Au vu des quelques vidéos "Youtube", on notera cependant que sa conception du son reste très jazz, tout comme le positionnement des micros et la prise de son de Daniel Lanois d'ailleurs. Seule la taille des fûts de la batterie change, mais les cymbales et surtout l'intention et le toucher du musicien restent identiques, avec un jeu en studio sans aucun overdub ni montage (pour ce qui concerne la batterie), ce qui se rapproche également d'un système de fonctionnement propre au jazz. Pour les connaisseurs, on remarque que Brian Blade a radicalement changé sa position derrière son instrument depuis 1997. La transition correspond d'ailleurs étonnamment à une évolution assez radicale dans son jeu. Alors qu'avec Kenny Garrett ou Joshua Redman il dominait physiquement la batterie et avait une approche très traditionnelle (venue du hard bop et très inspirée d'Elvin Jones), à partir des enregistrements avec Mark Turner, il baisse progressivement son siège jusqu'à arriver à s'asseoir sur l'équivalent d'une chaise (comme beaucoup de batteurs des années 80 comme Steve Gadd ou Manu Katché). Son jeu devient plus ouvert, plus coloriste, aussi bien avec Joni Mitchell, Seal, Daniel Lanois, Norah Jones ou Bob Dylan que Dave Binney, Joshua Redman, Wayne Shorter ou son Fellowship Band. Les vidéos disponibles attestent par ailleurs de la dimension humaine du personnage, de son extrême humilité et de sa facilité à vivre la musique, qu'elle soit "simple" ou complexe. D'autant qu'il est extrêmement difficile de faire vivre les parties rythmiques rencontrées dans la pop et le rock, trop souvent opposées au jazz pour leur prétendue simplicité, alors qu'elles restent dignes des plus grands batteurs comme Bernard Purdie (Aretha Franklin, Dizzy Gillespie, The Beatles), Levon Helm (The Band, Dr John, Steely Dan), Steve Jordan (The Brecker Brothers, Don Grolnick, John Scofield...), Jim Keltner (Bill Frisell pour ne citer, parmi son immense discographie, qu'un exemple avec un jazzman). À la croisée entre jazz et musique populaire, ils ont une grande influence sur le jazz contemporain. Son Fellowship Band et a fortiori "Mama Rosa" s'inscrivent donc bel dans la démarche globale d'un musicien à part entière, et il serait aberrant d'occulter ce dernier projet qui n'est pas moins jazz que ce qu'ont produit certains vocalistes (Jamie Cullum, Diana Krall, Patricia Barber, Stacey Kent...) ces dernières années. D'autant que les jazzmen se réclament de plus en plus, de la pop et reprennent des tubes à leur façon. L. B.



### BILLY HIGGINS

*The Break Through*

• **Hank Mobley** "Dippin"  
1965, Blue Note

Ouah! Je veux bien l'intro à nouveau. [Après une minute]. Est-ce que c'est Billy? Il joue sur l'un des premiers disques que j'ai achetés, mais je ne connais pas celui-ci. Ça sonne super.

### Serais-tu d'accord pour dire que Billy et Ed Blackwell sont assez proches?

Oui, je les rapprocherai sans aucun doute et pas seulement à travers la musique d'Ornette. Dans le rebond et la danse, ils illustrent une autre partie de l'Afrique, différente de celle d'Art ou d'Elvin.



### TONY WILLIAMS

*Fuchsia Swing Song*

• **Sam Rivers** "Fuchsia Swing Song"  
1964, Blue Note

À chaque fois que j'écoute Tony, je décolle! Et je me dis : « Oublie, ce n'est même pas la peine » [rires]. Son jeu est tellement mûr, plein et brillant pour quelqu'un de si jeune! D'une certaine manière, sa conception visionnaire et son style n'ont jamais été surpassés. Si je sens mon inspiration diminuer, il suffit que j'écoute Tony Williams et je me dis : wouah, OK... [rires]

### Je retrouve chez toi cette fraîcheur et cette capacité à prendre des risques.

Merci pour le compliment. J'essaie de prendre le maximum chez ces batteurs, en me nourrissant de leur langage. Je prends du recul et je m'efforce de distiller ce qui me plaît le plus.



### MIKE CLARK *Actual Proof*

• **Herbie Hancock** "Thrust"  
1974, Columbia

C'est Harvey [Mason] ou Mike? Le contraste sonore des années 70 est étonnant. La façon dont le son de la batterie s'est asséché, en quelque sorte... Mais ça sonne terrible et dieu merci il y a encore du swing dans la musique. Tout n'est pas encore devenu totalement vertical. Sa façon d'accompagner entre la caisse claire, les cymbales de charleston et la grosse caisse : c'est du pur big band! Malheureusement, beaucoup de musiques pop actuelles ont perdu ce côté "entre deux" et ont simplement gardé une *boum tchick boum tchick boum*.



### JACK DEJOHNETTE *80/81*

• **Pat Metheny** "80/81"  
1980, ECM

Jack a traversé tellement de phases, c'est incroyable! Mais on retrouve toujours cette façon de jouer qui avance sans arrêt, en marquant des points importants dans la forme des morceaux, en résolvant cependant les tensions rythmiques à des endroits qui ne sont jamais prévisibles. [NDLR : le jeu de batterie en jazz alterne entre moments de tension où l'auditeur

(voire le soliste) peut perdre pied et moments de résolution où l'auditeur revient à la lisibilité.]

### Là encore, je retrouve certains éléments similaires dans ta façon de jouer...

Il est fondamental de considérer la musique dans sa globalité. Le drumming de Jack est marqué par le fait qu'il joue du piano, ce qui influence la totalité de son expression musicale. Comme chez Art Blakey, Elvin ou tous les grands batteurs, on retrouve cette capacité à servir un rythme harmonique, en quelque sorte. Pour travailler ça, il faut jouer en contexte avec d'autres musiciens. J'ai eu

# « Si je sens mon inspiration diminuer, il suffit que j'écoute Tony Williams et je me dis : Wouah, ok... »

beaucoup de chance car je me suis trouvé dans des situations où l'on me laissait prendre tous les risques, avec des musiciens qui savent toujours où ils sont dans la forme du morceau. Et même si parfois, à la suite d'un décalage, nous avons quatre premiers temps différents [rires], on reste totalement connectés. Jack sait réellement prendre ces libertés et aussi montrer le chemin du premier temps. Un jour, j'ai été amené à jouer sa batterie lors d'une première partie et je n'arrivais pas à en sortir un son [rires]! C'est là que j'ai réalisé la force qu'il dégage lorsqu'il joue en même temps que cette capacité à gérer des nuances extrêmes. Une vraie leçon d'humilité.



### PAUL MOTIAN *Chaos*

• **Paul Motian Trio**  
"It Should Have Happened a Long Time Ago"  
1984, ECM

Paul est unique! Je ne sais même pas si son jeu et sa manière de sentir le rythme ont un jour été traditionnels. Même au sein du trio de Bill Evans, il avait constamment cette approche et ce mouvement mélodique. Mon professeur, John Vidacovich, un grand fan de Paul Motian, a toujours insisté sur l'importance de jouer des mélodies sur la batterie. En même temps, Paul démolit toutes les conventions et se fiche de ce que le batteur est supposé faire. En particulier dans ce trio où Bill [Frisell] et Joe [Lovano] sont tellement forts rythmiquement, il sait qu'il n'a pas besoin de marquer le rythme, alors il se concentre sur des formes et des images et fait définitivement partie des batteurs qui possèdent ce rythme mélodique dont je parlais.

## Que dirais-tu à ses détracteurs qui clament qu'il ne sait pas jouer de la batterie ?

Comme pour Art Blakey et tout ce qui concerne la virtuosité en général, je pense qu'il faut savoir apprécier chez Paul la singularité de sa technique, si peu conventionnelle : elle ne parvient pas à nos oreilles comme celle de quelqu'un qui a travaillé ses gammes, mais plutôt comme une expression peinte, ou sculptée.



### JEFF WATTS

*Delfeayo's Dilemma*

### • WYNTON MARSALIS

"Black Codes From The Underground" 1985, Columbia

Dans les années 80, Jeff a littéralement redéfini un style, dans une direction très influencée par Art [Blakey], Elvin [Jones], Tony [Williams] et toute l'histoire de la batterie, en apportant ses propres couleurs, sa puissance et sa sensibilité aussi.

### Avec le groupe de Wynton Marsalis, il a favorisé le retour du son acoustique...

Complètement ! Les contrebassistes se sont remis à jouer d'une certaine façon et, avec ce groupe, il y a effectivement eu un retour vers un son qui s'était en quelque sorte perdu avec toutes les recherches électroniques. Les effets ne me dérangent pas, mais si tu n'as pas un son, et que tout repose sur quelque chose qui ne sort pas directement de toi, tu es confronté à un vrai problème. Ce qui est passionnant sur la batterie, comme sur n'importe quel autre instrument acoustique, c'est la difficulté à développer son propre son. Cela dit, si l'on pense à Joe Zawinul lorsqu'il jouait des claviers, c'était tout de même lui qui chantait à travers eux. Cela ne venait pas d'une machine, mais du cœur.



### ARI HOENIG / *Mean You*

• Ari Hoenig "The Painter"  
2003, Smalls Records

Ça sonne bien, mais je ne sais pas qui c'est. [Après avoir été informé] Ah, c'est Ari ! Je ne l'ai vu jouer qu'une fois, mais dès qu'il m'est donné d'écouter quelques notes de lui, je me dis qu'il faudrait vraiment que j'en écoute plus. Il a quelque chose d'unique, mais on peut tout de suite entendre ses nombreuses influences. Sur ce morceau en particulier, il me fait penser à Ed Blackwell sur *Togo*. ■

Propos recueillis par Laurent Bataille.

**CONCERTS** Au Montreal Jazz Festival le 3 juillet avec Wayne Shorter, le 4 avec le Fellowship, le 6 avec Joshua Redman



## DES BAGUETTES AU MICRO

En à peine un an, Brian Blade a publié deux disques : "Season of Changes", où il tenait la batterie au sein de son Fellowship Band, et "Mama Rosa" où il gratte la six-cordes et démontre un véritable talent de vocaliste. Est-ce si surprenant ? Par Damien Bonelli

Il se dégageait du précédent disque de Brian Blade, "Season of Changes", un lyrisme pastoral qui reflétait l'ancrage du compositeur et batteur dans sa Louisiane d'origine. Les accents impressionnistes et les humeurs vagabondes de cette musique n'avaient pu voir le jour que loin de la rumeur envahissante des grandes villes, où le batteur s'était forgé une réputation de *sideman* hors pair. Ce constat s'impose d'autant plus que le nouvel album de Blade, son premier en tant que singer-songwriter, arrive à peine un an plus tard, alors qu'on était resté sans nouvelles du Fellowship pendant huit ans : « En dépit de ce hiatus discographique, je n'ai pas cessé d'écrire, de collaborer, de tourner. Mais j'ai mis du temps à retrouver un label avec lequel je pouvais développer le même type de relation privilégiée que j'avais avec Blue Note il y a dix ans. Verve s'est montré enthousiaste à l'idée de mieux faire connaître ma musique, y compris ces chansons que je jouais jusqu'à présent pour mon entourage. » Enracinées dans un terreau folk et gospel (le père de

Brian Blade est pasteur), celles-ci forment un « journal », dont les textes célèbrent les joies de la vie rurale et ressassent les thèmes de la communauté, de la famille et de la foi. Blade les chante d'une voix vulnérable mais assurée, épaulé par ses comparses du Fellowship Band et deux guitaristes de premier plan : Greg Leisz et Daniel Lanois. C'est ce dernier, proche de Brian, qui l'a poussé à franchir le pas. Son ombre reconnaissable plane d'ailleurs de bout en bout du disque. Glissandos de *steel guitar* et frémissements de Gibson Firebird composent des ciels lourds et bas : le temps est parfois couvert, mais l'orage éclate rarement. Confectionné avec un soin d'artisan, "Mama Rosa" bénéficie aussi d'une production subtile et dépouillée qui n'est pas sans évoquer celle de Craig Street, lorsqu'il "mettait en sons" les meilleurs albums de Cassandra Wilson dans les années 90. On est curieux de voir ce que ces chansons très atmosphériques donneront sur scène : « Nous allons les roder dès cet été à New York et au Japon. Je suis à

la fois excité et anxieux de révéler en concert cet aspect de ma musique à un public qui ne connaît que mon travail de jazzman. C'est encore plus excitant de le faire en présence de gens qui ne connaissent rien de ce que j'ai fait et qui pourront donc découvrir sans idées préconçues ce que j'ai à leur offrir. J'espère simplement qu'il n'y aura pas de confusion, car "Mama Rosa" n'est en aucune façon un disque de jazz, mais celui d'un auteur-compositeur-interprète. » Ses collaborations de longue date avec Bob Dylan, Joni Mitchell ou encore Joe Henry semblent lui avoir donné la confiance nécessaire pour répondre aux exigences d'un art à part entière, celui de la chanson. La preuve, c'est qu'il en a encore quelques-unes en réserve, pour un prochain album que l'on espère aussi inspiré que celui-ci.

1. Nom du groupe et titre du premier disque de Brian Blade en 1998.

CD  
"Mama Rosa"  
Verve Forecast/Universal





3 300800 859950

Hebdomadaire ☎ : 01 55 30 55 30  
T.M. : 744 846 L.M. : 2 738 000  
*SUPPLEMENT C'EST CADEAU !*  
MERCREDI 26 NOVEMBRE 2008

Télérama

**BRIAN BLADE**  
SEASON OF CHANGES  
**Le batteur de Wayne Shorter**  
**donne un disque de ses**  
**propres compositions,**  
**sombre à souhait, étrange,**  
**enthousiasmant.**  
1 CD Verve, 17 €



1 790802 710038



Presse Régionale  
T.M. : 11 500

☎ : 03 28 38 45 22  
L.M. : 40 000

59 - 62

SAMEDI 28 JUIN 2008

**LA GAZETTE**  
Nord - Pas de Calais



## Brian Blade

*The Seasons of change*  
(Verve/Universat - 46 min)

*Ce n'est pas trop tôt. Huit ans après "Perceptual", Brian Blade se rappelle à notre bon souvenir. Dans une formation pratiquement inchangée hormis le départ d'un guitariste et le léger changement de nom. En 2000, le groupe s'appelait Brian Blade Fellowship. Cet opus va-t-il sortir ce batteur de l'ombre des Joshua Redman, Wayne Shorter, Kenny Garrett et autres Brad Mehldau pour qui il a joué brillamment et continue d'ailleurs de jouer ? Dans The Seasons of change, grosse caisse, cymbales et autres éléments de batterie ne prédominent pas comme le leadership de batteur pourrait le laisser croire. Les percussions dialoguent dans une harmonie pondérée avec les cordes, les saxos et le piano. Sur les neuf compositions de Brian Blade et de son pianiste Jon Cowherd, les sonorités sont déliées, les accords versatiles, le tempo magistralement posé invitant à la rêverie. Une sensibilité trouble et magique façonne chacun des mouvements du titre éponyme.*



## CLEAN

Il existe aujourd'hui un jazz civil, courtois, affable. C'est le cas, par exemple, avec des chanteuses policées que les médias veulent imposer régulièrement au public. Mais, c'est vers ce raffinement que s'engagent aussi certains musiciens, par un travail mélodique, de mise en place et de texture.

Pour son troisième enregistrement en *leader*, Brian Blade fonctionne sur deux principes : d'un point de vue organisationnel, élaborer un écrin satiné ; dans l'expression individuelle, calibrer les improvisations. Cet étalonnage produit un bel effet, d'autant que s'y ajoute un mélange des sources — jazz, country, réminiscences *churchy*... — qui ne surprend pas de la part d'un batteur sollicité autant par Wayne Shorter que par Bob Dylan ou Emmylou Harris. D'où vient, dans sa diversification, la richesse du matériau thématique, de la ballade à la berceuse. Point de contact : Daniel Lanois, qui avait produit le premier disque de Blade, avait également été la cheville ouvrière du façonnage de la muse de la *country music* (*Wrecking Ball*, en 1995, ou *Emmylou* façon sirène pour obliger l'auditeur à s'accrocher au mât...). Le batteur a-t-il hérité du producteur canadien son goût pour une préciosité presque *cosy* ? Pour jouer la différence, il faut sélectionner le disque de Marc Copland, dont on se souvient de l'enregistrement expressionniste marquant réalisé avec le saxophoniste Dave Liebman (*Bookends*). Le pianiste privilégie les tonalités sombres et joue sur la délicatesse essentielle d'un fauil entre le piano et la guitare (John Abercrombie), les instruments cherchant parfois à se lover de la manière la plus indistincte (jusque dans l'ajustement *ad hoc* de l'intensité sonore). Se développe alors une sorte de mélodie sans fin (Abercrombie est parfait dans cet exercice, risquant des phrases à la dynamique singulière et variant les intensités — souvenons-nous du trio Gateway avec Dave Holland et Jack DeJohnette), dans un exercice précieux sans être affecté, apprêté sans être em-  
pésé.

Ces deux enregistrements, qui privilégient la sophistication d'un quartet (Copland) ou d'un sextet (Blade) se situent parfaitement dans le grand moule du jazz de ce temps. D'autres musiciens s'engagent, au contraire, sur des territoires différents. Le saxophoniste John Surman, par exemple, s'associe à l'organiste (et, par ailleurs, chef d'orchestre) Howard Moody pour proposer un travail contrapunctique, mêlant tradition classique de l'improvisation à l'orgue et jeu de saxophone, revenu des traces coltraniennes de ses débuts et de ses expériences libertaires pour proposer une musique méditative, souvent en forme de plainte. Qu'il ait précédemment interprété des œuvres du répertoire — *In Darkness Let Me Dwell* rassemblant des compositions de John Dowland enregistrées avec le Hilliard Ensemble — paraît alors annoncer le présent *Rain on the Window*, avec une espèce de désir liturgique. Tout en nourrissant par instants le propos de Surman (ici une espièglerie, là une réminiscence), le jazz s'estompe alors dans une forme hiératique, solennelle.

À l'inverse, d'autres interprètes proposent comme un trop plein de jazz. L'enregistrement en duo d'Antonello Salis et de Joey Baron confirme la tentation expansive du pianiste et l'art consommé de l'accompagnement jazz du batteur, unis ici dans une musique carrée, franche, nette, par instants un peu ostentatoire (jeu ouvert du premier et savoir-faire du second), comme s'il fallait mimer un impromptu tel que le jazz de naguère en proposait au travers de rencontres fortuites. Mais nous ne sommes évidemment plus dans l'impré-  
médité et il n'échappe pas que la mise en forme de leur duo, même en ses moments les plus jouissifs, est ordonnée, soignée, jusqu'à se faire parfois coquette.

Sous cette diversité, on est donc dans un esthétisme du pur, du nettoyé, du lissé, de l'immaculé. Le travail formel s'achemine dans un hédonisme de la précision, de la dramaturgie. Au risque évidemment du convenable, on peut préférer un jazz de l'impureté, de la rugosité, de la flétrissure (Liebman, Eskelin, Douglas, Lake/Workman/Cyrille, pour ne citer que quelques exemples évoqués dans les toutes précédentes chroniques). Mais, les quatre disques évoqués ici rappellent que, du *clean*, peut toujours surgir quelque chose de lumineux et d'intelligent.

- Brian Blade & the Fellowship Band, *Season Of Changes*, Verve/Universal.
- Marc Copland, *Another Place*, Pirouet Records/Abeille Musique.
- John Surman et Howard Moody, *Rain on the Window*, ECM/Universal.
- Antonello Salis et Joey Baron, *Keys and Skins*, CamJazz/Harmonia Mundi.

